

Une journée au Fort de Bellegarde

Fort de Bellegarde (Pyrénées orientales), juillet 2002

Antonia avant midi

Sur l'esplanade du Fort le soleil grignote déjà l'ombre portée de l'ancienne chapelle. La journée promet d'être belle. Il est 9 heures. Aucun bruit.

Antonia, la gardienne, 74 ans, s'entête, malgré son âge, à rester ici. Elle y a toujours vécu. Voilà 50 ans, elle et son mari se sont installés au premier étage du bâtiment des officiers, à droite en entrant. Ses trois enfants y sont nés. Son mari y est mort. Elle est restée. « C'est sa prison » dit son fils aîné. Elle se promène entre les grands bâtiments de briques rouges comme une autre s'activerait dans un deux pièces entre les photos de ses chers disparus. C'est seulement plus grand. Elle forme avec le Fort un vieux couple. Ils se ressemblent : l'âge et les douleurs lui ont fait une tête d'oiseau de proie comme le vent et la pluie ont poli depuis des siècles les pierres de ce nid d'aigle.

Les quelques visiteurs qu'elle accompagne, s'étonnent de la voir à son âge, en jean, la première en haut des innombrables escaliers, excellente à mêler à l'histoire des lieux les multiples anecdotes du temps où le Fort servait de prison. On y avait tourné deux films. « Ah ces comédiens, quels artistes ! Tous très gentils ». Elle leur faisait la cuisine. « C'est qu'ils mangeaient bien ! ».

Il lui arrive plus rarement d'évoquer l'époque trouble de la Retirada et des réfugiés. Avant l'occupation des allemands, le Fort servait d'hôpital militaire ... et après la police secrète de Franco poursuivait dans les souterrains les anarchistes et communistes espagnols ... des histoires pas vraiment drôles, un passé dont elle avait trop souffert pour avoir envie d'en parler. Enfin tout cela est bien loin maintenant. C'est plus calme.

« Plus calme, c'est vite dit ». Ce soir, à 18 heures, dans l'ancienne chapelle du fort une vente aux enchères : des œuvres d'art, des tableaux, des sculptures, des objets de collection. Il y aura du monde et du beau, le Maire et peut-être la Présidente du Département, des gens de Gérone, de Barcelone, de Montpellier et même de Paris, des antiquaires, des collectionneurs. Ce sera une belle vente.

Dix heures ! Les ouvriers de la Mairie amènent les chaises. Ils ne sont pas trop en avance. Antonia se précipite :

- Bonjour. Vous n'avez pas vu en montant mon chat ? demande Antonia.
- ???
- Une chatte, petite, toute blanche. Voilà trois jours qu'elle a disparu. Je la cherche partout, l'avez pas vu ? ».

Les hommes la regardent un instant comme si elle avait dit quelque monstruosité puis se mettent en silence à leur travail.

- Non, Antonia, on n'a rien vu, lui dit finalement le Chef d'équipe comme pour s'excuser de l'impolitesse de ses hommes.

Antonia hausse les épaules. C'est qu'il ne faudrait pas qu'elle soit tombée dans un trou, sa minette ? Dans les souterrains, c'en est

plein. Elle pourrait bien miauler, on ne l'entendrait pas. Ce fut pareil avec son chat d'avant, Don Carlos, un gros matou tigré. Lui aussi avait disparu pendant presque une semaine.

C'était il y a une vingtaine d'années, en 85 ou 86. Antonia vivait déjà seule au Fort et les visites n'étaient pas encore autorisées. Un matin son chat avait disparu. Elle l'avait appelé et cherché pendant plusieurs jours, en vain. Quand Jaime était venu, ils étaient descendus ensemble dans les caves jusqu'au second sous-sol par le petit escalier près de l'échauguette du rempart Sud. Ils avaient alors entendu des miaulements. En se guidant avec leurs lampes, ils étaient parvenus jusqu'à un éboulis qui obstruait l'entrée d'un petit réduit. Don Carlos était, derrière, miaulant comme un désespéré. Jaime avait dégagé les plus gros blocs. Le chat avait alors bondi pour s'échapper et remonter à la surface. Antonia l'avait suivi tandis que Jaime voulait voir ce qu'il y avait dans ce réduit. Jamais elle n'oubliera ce dimanche. « Mon Dieu, quelle histoire ! ».

Dans cette cave, bien rangées le long de la paroi, des caisses. Dans la pénombre il avait d'abord pensé à des munitions. En les ouvrant et à la lumière de sa torche il avait découvert des tableaux, des grands et des petits, des statuettes, des vases, des livres et nombre d'autres objets, le tout en parfait état de conservation, couvert de poussière mais aucune moisissure. Jaime était remonté avec quelques objets pour les examiner à la lumière du jour. Magnifiques ! Ils avaient alors tout remonté chez Antonia « Que c'était lourd ! Que c'était beau ! ». Ils les avaient posés partout, sur les tables, les chaises, le bahut, le long des murs, dans la chambre. Ils regardaient ces chefs

d'œuvre sans comprendre. Qui avait bien pu cacher dans les souterrains un tel trésor ? Des voleurs, des trafiquants ? Les Allemands pendant l'occupation ? A qui cela pouvait-il appartenir ? Finalement Jaime décida que ces œuvres d'art avaient été abandonnées, oubliées ou perdues depuis longtemps et que jusqu'à nouvel ordre elles appartenaient à ceux qui les avaient découvertes. Il en fit un inventaire détaillé pour discrètement se renseigner au cas où ces objets auraient été recherchés. Selon lui, ces pièces avaient beaucoup de valeur « Il s'y connaît en art. Il a fait des études à Madrid avant la guerre ». En attendant, ils les cachèrent dans une petite pièce aveugle derrière l'ancienne chapelle. On y accédait par un trou facilement dissimulable dans le plafond.

C'est ce trésor qui va être vendu ce soir. Il ne manque pas une seule pièce :

- *quatre grands tableaux de fleurs, signés, du 19^{ième}*
- *six petits tableaux de l'Ecole Anglaise du 18^{ième}*
- *5 autres portraits de notables, signés, 19^{ième}.*
- *4 miniatures érotiques peintes sur porcelaine et joliment encadrées.*
- *une caisse de vieux livres de droit (jurisprudence allemande, belle reliure en cuir)*
- *3 vases de Gallé dont 1 plus petit, tous authentiques*
- *une paire de chimères à cornes en porcelaine de Chine bleue turquoise, époque Ming*
- *une collection de grosses vieilles clefs, certaines piquées de rouille*

- *un album de timbres de collection (uniquement des fleurs)*
- *un astrolabe*

« C'est drôle ce truc ! Pour lire dans les étoiles, m'a dit Jaime. Finalement je suis bien contente de vendre tout ça. Avec les visites maintenant autorisées, ça m'inquiétait tout de même ces beaux objets cachés. On ne sait jamais. J'ai tout de suite donné mon accord à Jaime quand il m'a proposé de les vendre. Oh ce n'est pas pour l'argent. A mon âge cela n'a plus d'importance, au sien non plus d'ailleurs ».

Jaime veut surtout cacher l'origine des œuvres vendues. La Mairie du Perthus, propriétaire du Fort, ou l'Etat, pourrait les revendiquer. Pour lui tout l'argent de la vente doit aller à la construction du Mémorial de la Retirada à Argeles. La vente est au nom d'un donateur espagnol, un certain Adriano Morena, récemment décédé. « Tout ceci est bien compliqué. Enfin si Jaime a fait comme ça, c'est que c'est bien ».

Antonia et Jaime se connaissent depuis longtemps. Dans les premières années où Antonia et son mari étaient au Fort, Jaime leur avait demandé la permission d'y venir. Il y avait été soigné pendant la Retirade avant que l'hôpital ne ferme. Cela leur faisait de la visite et puis ce grand type solitaire était sympathique. Il venait souvent le soir en été ou les jours de congé et pratiquement tous les dimanches. Il se promenait dans les salles ou sur les remparts et restait de longues heures à regarder du côté espagnol avec au loin par temps clair Figueras, Rosas et la mer.

Ils l'aimaient bien cet homme long et maigre. Un taiseux devenu leur ami, sans doute plus qu'ils ne l'étaient pour lui. Et puis ils avaient

découvert que ces visites cachaient aussi son activité de clandestin. C'était un anar ! Sans doute l'est-il encore. Un anar espagnol de la Retirada. Il avait combattu la phalange et s'en était tiré. Il y avait des réunions secrètes dans les caves, sous les remparts. Comment entraient-ils dans le Fort ? Mystère. Ça avait certainement commencé dès 1938 quand il y avait l'hôpital. Ils avaient même entendu quelque fois des coups de feu. Ces gars-là, on ne les voyait pas, pas plus que ceux de la police secrète de Franco. La guerre entre anarchistes et phalangistes a continué bien après 1945 dans les souterrains du Fort. Les autorités fermaient les yeux. « Nous, on ne disait rien. Pour mon mari c'était la meilleure façon de les aider, ces pauvres bougres. Je crois que Jaime nous en a toujours su gré. Mon mari, il était communiste. Ça les rapprochait, n'est-ce pas ... encore qu'il m'ait souvent dit que ce n'était pas pareil ... Anarchiste, c'est quoi au juste ? ». Antonia est une réfugiée espagnole, française par son mariage, mais catalane de naissance. Jaime, lui, est castillan, c'est différent. Mais c'est la même famille, surtout pour ceux de la Retirada.

Bien entendu Jaime ne disait rien de ce qui se passait dans les souterrains. Parfois il restait seulement à regarder l'Espagne, depuis le rempart Dugommier ou encore dans l'une des pièces du bâtiment du fond, là où était l'hôpital. Il s'asseyait par terre et restait des heures durant à regarder autour de lui, les murs et les graffitis.

Un jour Antonia avait mis une chaise dans la chambre. Il y serait mieux. Elle se cachait pour l'observer. Il la fascinait. Elle aurait voulu en savoir plus sur lui, qu'il lui raconte sa guerre, sa fuite et sa

résistance, qu'il lui explique l'anarchie. Mais il ne parlait pas. Il est comme ça un peu sévère au premier abord, mais si gentil et discret. Ses enfants ne s'y trompaient pas, marchant en silence à ses côtés, comme s'ils savaient d'instinct que c'était important d'apprendre le silence auprès de lui, chacun dans son histoire, lui avec ses souvenirs, eux avec leurs rêves fantastiques de gosses vivants dans un tel site. Elle les guettait dans leurs promenades le long des hautes coursives, petite troupe sereine sous la haute stature de cet homme fascinant. Ils laissaient derrière eux une sorte de charme et de noble tendresse. Elle ne s'en lassait pas. Les enfants sont partis, il est resté, ses silences, son charme et sa noblesse aussi.

« 11 heures et demi déjà. Il faut préparer le repas avant l'arrivée de Jaime. Léger avec cette chaleur, une salade de couscouilles et un peu de mato avec du miel. A nos âges, il ne faut pas trop manger, se reposer, être aimable et sourire beaucoup. Avec les têtes que la vieillesse nous a faites, si en plus on fait la gueule, on va désespérer son prochain ! Et cette chatte qui n'est toujours pas revenue ! »

*

Jaime à midi

Jaime s'est levé comme à son habitude à 6 heures. Sa toilette faite, il s'est assis dans son fauteuil près de la seule fenêtre du studio, au 4ième étage du 12 rue des Anges, à Perpignan. Là il profite, derrière le gros pot d'asparagus du petit balcon, de la fraîcheur matinale avant de devoir baisser le store et fermer la fenêtre pour échapper au bruit de la rue et se protéger de la chaleur. Sur le

guéridon, il a placé un verre d'eau. Il le boit à petites lampées. Il est prêt.

Cette vente, c'est la grande affaire des dernières années de sa vie. La découverte de ce trésor avait été le début d'une aventure. Cette histoire de chat perdu lui avait procuré la joie de pouvoir faire un peu le métier auquel, jeune étudiant de 18 ans, il se destinait. Mais il s'était, en 1938, engagé dans les troupes républicaines. La vente de ce soir mettra un point final à un combat qui dans sa tête n'a jamais cessé. C'est comme s'il s'offrait, avec ce mémorial, sa propre pierre tombale et celle de ses compagnons morts en terre d'exil. Depuis quelques temps il se sent las et fatigué. Il se sait le cœur fragile. Il y a urgence, pense-t-il.

Il reste assis, immobile, la tête en arrière. Il attend. L'attente, il connaît, cela fait partie de l'activité du clandestin. Son costume noir a plus de quarante ans. La veste est restée suspendue avec sa cravate noire à un cintre sur la clé de la penderie. Ses chaussures sont parfaitement cirées. Sa chemise blanche est ouverte sur sa poitrine à la peau blême et ridée avec çà et là quelques touffes de longs poils blancs. Un large ruban de satin noir maintient ses longs cheveux blancs en queue de cheval. Il semble un vieil hidalgo sorti de quelques contes fantastiques. Ses yeux bleus, devenus gris avec l'âge, illuminent son visage à la peau brune et tannée, un visage tout en angles, un front haut barré de sourcils blancs touffus, des pommettes saillantes, un nez long et fin sur une bouche un peu amère, sans lèvre, comme fendue. Ses mains longues et veinées s'ornent d'une chevalière en or recouverte d'un grenat. Il émane de lui autant de

rigueur que d'originalité. On pourrait le prendre pour un maître de cérémonie de deuil ou quelque austère membre d'une loge maçonnique ou même un imperturbable professeur de maintien. Il parle peu, voire rarement, ce qui ajoute encore au mystère du personnage.

En fait peu de gens savent que cet homme de 80 ans, ouvrier bijoutier à la retraite, a été jusque dans les années 1960 l'un des chefs anarchistes espagnols venus en Roussillon avec la Retirade. Aujourd'hui tout cela est bien loin, mais avec l'âge les souvenirs anciens le hantent de plus en plus comme pour lui rappeler de ne jamais oublier. Discret le jour mais redoutable clandestin la nuit, il avait su rassembler autour de lui des compagnons de lutte, tous anarchistes, faire vivre le mouvement, éviter les dissensions, y asseoir son autorité, aider certains, exfiltrer d'autres ou leurs parents, trouver des armes et organiser des attentats contre les anciens de la phalange, démasquer et éliminer leurs agents secrets et les traîtres ... L'inquiétude, le doute, parfois l'erreur ou le succès lui avaient alors redonné, dans l'épreuve, le goût d'une vie militante, bien mise à mal par la honte éprouvée après la capitulation de Barcelone et la Retirada qui suivit. Il avait été, comme tous les autres, « ouin refugat », « ouin exilat », une sorte de sous homme, nu et défait, sous les regards souvent méfiants des catalans français effrayés par l'ampleur de l'exode. Dans la clandestinité, s'il perdit l'enthousiasme du jeune étudiant anarchiste (ce qu'il tenait de sa mère), il retrouva et fortifia ses certitudes, se construisant une morale de rebelle qui donna un sens à sa vie d'homme en exil. Exigeant et réservé, il n'en est, encore

aujourd'hui, jamais sorti, revivant sans cesse sa nostalgie, ni sceptique ni sinistre, enfermé dans son refus d'accepter le présent.

Dans la pénombre Jaime réfléchit à l'organisation de la vente de ce soir. A-t-il bien tout prévu ?

Hier, c'était la visite avant la vente. Beaucoup de monde, la publicité a été efficace. Maître Georges Laporte, Commissaire-Priseur, a évalué les différents objets et accepté de diriger gratuitement les enchères. Elles se feront sur la base de promesses de dons au profit de l'Association des Anciens de la Retirade. Les œuvres seront remises aux adjudicataires, le jour même ou le lendemain. Le Directeur des Impôts avec l'accord du Préfet a exceptionnellement accepté cette procédure afin d'éviter les taxes. Ainsi l'intégralité de la recette de la vente ira au financement du Mémorial de la Retirada. Deux journalistes veilleront au respect des engagements pris et auront tout loisir de dénoncer dans la presse les éventuels manquements.

Afin de couper court aux questions indiscretes sur l'origine de ces œuvres, la vente est faite au nom d'Adriano Morena, récemment décédé. Qui est ce Morena ? Une vague relation, un ancien réfugié retourné au pays, qui a souhaité vendre ces objets pour en donner le bénéfice à l'Association. Où habitait-il ? A Besalu. Comment a-t-on appris qu'il était mort ? Un homme est venu le lui dire. Qui est cet homme ? Jaime ne le connaît pas. Qui a apporté les objets d'art ? Le même homme, le même jour, directement au Fort.

Evidemment tout a été inventé sauf que cet Adriano Morena, c'était lui, étudiant à l'Académie des Beaux-arts, militant anarchiste un peu trop connu à Madrid. Il avait changé de nom pour échapper

aux recherches de la police de Franco. Depuis, il s'appelle Jaime Krahé, un type qui n'avait pas eu de chance, mort de ses blessures avant de franchir la frontière. Il avait récupéré ses papiers. A l'époque, ça n'avait pas été très difficile d'endosser cette nouvelle identité pour obtenir une carte de réfugié. C'était un tel désordre ! Et voilà que Morena, disparu en 1939, meurt en 2000, collectionneur d'objets d'art pour le plus grand bénéfice de l'Association ! Finalement c'est toujours le désordre ! Même Antonia ne connaît pas son vrai nom, Adriano Morena de Susa. Pour la vente, il aurait pu choisir un autre nom, mais il n'avait pas pu résister, après plus de 60 ans de clandestinité, au plaisir que ce soit sous son vrai nom que ce don soit fait pour la Retirada, une revanche, un clin d'œil à ses parents.

Seule ombre, ce courrier reçu hier d'un certain Manuel Nascimento, expert, qui demande à voir les œuvres exposées aujourd'hui avant la vente. Nascimento ? Curieuse coïncidence ! Nascimento, le nom de son ami d'enfance, Domingo Nascimento, un compagnon de misère durant l'exode !

On sonne. 11 heures. C'est le fils de Fernando. Il doit l'emmener au Fort. Jaime finit de s'habiller, ajuste sa cravate, vérifie le nœud dans ses cheveux, met ses lunettes de soleil, ferme sa porte et descend.

A midi, la grande porte en bois du Fort, appelée « Porte de France » est fermée. Il faut passer par une petite portière, de 1 mètre cinquante de hauteur, taillée dans le battant gauche. Comme chaque fois qu'il vient, Jaime peste contre cette porte. Non seulement il doit beaucoup se baisser, ce qui lui est douloureux, mais il voit dans cette gesticulation une manipulation diabolique de l'Autorité : rabaisser les

impétrants, les faire ramper, les dominer, voire les humilier, ... La porte franchie, le visiteur se trouve en effet dans un portique très sombre face à une longue rampe de plus de 20 mètres aux escaliers usés qu'il faut grimper pour accéder à l'esplanade : une véritable épreuve initiatique. Antonia, en haut de la rampe, le regarde monter péniblement les marches en rouspétant. Chaque fois c'est la même chose, cela fait partie du cérémonial de son arrivée.

Mais, en haut, il n'a pas encore repris son souffle que déjà l'émotion et la cohorte des souvenirs lui reviennent. Il se méprisera de ne plus retrouver les souvenirs heureux quand, blessé, il fut amené ici avec quelques camarades, c'était en février 1939. Il y était resté jusqu'en juin de la même année.

C'était alors un havre de paix après les horreurs de la guerre civile ; les séparations, les cris et les pleurs, le chacun pour soi, les morts partout le long des routes ou dans les champs, des hommes mais aussi beaucoup de femmes et d'enfants qui n'avaient même plus la force de parler, ni de crier ni de pleurer. Ils défilaient en silence à travers cette frontière, comme des bêtes soumises sous les regards éberlués et effrayés des gens d'ici. Ils avaient eu, lui et quelques autres blessés, la chance d'être conduits dans ces bâtiments de l'hôpital militaire exceptionnellement ré-ouvert. Quand d'autres mourraient de froid, de faim, de leurs blessures ou de maladie ou de désespoir dans les camps d'Argeles ou de Rivesaltes, ils avaient trouvé ici un accueil, des soins, des sourires, de la nourriture, une vraie protection. Ils avaient pu se ressaisir, se rassembler et redevenir solidaires à l'abri de ces hauts murs épais où plus rien de grave ne pouvait leur arriver

sinon de se dire qu'ils étaient désormais en exil. Après des mois d'errance sauvage, ils étaient redevenus des êtres humains et découvraient qu'ils pouvaient encore s'aimer les uns les autres, faire des rêves impossibles de reconquête ou encore pleurer leur désespoir. Les pleurs effacent bien les chagrins. Pleurer leur fit du bien et leur rendit leur dignité d'homme.

Jaime ne parle jamais de la Retirada. Il ne peut pas l'évoquer. Parle-t-on de sa honte quand on est un homme ! Tous ces souvenirs sont à lui. Il ne veut pas les partager. Même entre eux, ils n'en parlent que très rarement. Les dire, c'est s'en délivrer et se priver de cette douleur devenue familière et sur laquelle ils se sont reconstruits.

Silencieux, Jaime balaie du regard l'esplanade. Son regard s'arrête à Antonia qu'il toise de bas en haut en ôtant ses lunettes de soleil. Il faut dire que celle-ci est vêtue pour la circonstance d'un étonnant pull-over jaune vif en V à long poils, imitation mohair, sur une jupe blanche plissée à mi-mollets et des bottines noires, le tout surplombé du casque roux de ses cheveux spécialement coupés, teints, coiffés et laqués au salon Bettina du Perthus. Elle sait que Jaime n'apprécie pas cette tenue mais n'en a cure, considérant que cela lui va très bien et qu'au demeurant, elle a passé l'âge de demander l'autorisation de s'habiller comme elle l'entend.

- Je vais voir où ils en sont de la préparation de la salle, dit Jaïmé, préférant s'abstenir de tout commentaire. A propos, un certain Manuel Nascimento doit venir en début d'après-midi pour visiter l'expo. Tu me l'enverras.

- Nascimento ? s'étonne Antonia, Dis, cela n'a rien à voir avec Domingo ?

- Je ne sais pas. Probablement une coïncidence. Beaucoup de gens portent ce nom.

- Je n'aime pas ce genre de coïncidence. Méfie-toi !

- On verra.

- Le déjeuner est prêt. Ne tarde pas.

- Vale.

*

Manuel en début d'après-midi

14 heures. Sur l'esplanade, un homme attend devant l'ancienne chapelle. Antonia va à sa rencontre : certainement un visiteur, c'est trop tôt pour la vente. L'homme, plutôt petit, costume gris clair, cravate sombre, lunettes de soleil, chapeau noir à large bord, ne semble cependant pas un touriste. Celui-ci la salue en levant son chapeau. Il a des cheveux blancs coupés court.

- Bonjour, Monsieur. Il n'y a pas de visite aujourd'hui, s'empresse-t-elle de dire

- C'est que je viens pour la vente

- Alors, vous êtes en avance. C'est à 18 heures.

- Je voudrais voir les pièces avant.

- Alors c'est trop tard. C'était hier la visite. (puis se reprenant) Ah c'est vous qui avez écrit (elle prend un air soupçonneux). Monsieur Nascimento, n'est-ce pas ? J'ai ... (brusque arrêt comme si elle allait dire quelque chose). Allez voir ce Monsieur là-bas (elle désigne Jaime). Il vous attend.

Du fond de l'ancienne chapelle, Jaime a vu la scène. Il se doute bien que le nouvel arrivant est ce Manuel Nascimento. Il n'a vraiment pas une tenue de touriste ! Jaime se sent anxieux. Il ne l'a pas dit à Antonia mais, tout comme elle, cette coïncidence de nom l'inquiète. Il pressent qu'il va se passer quelque chose d'important, peut-être même de grave, en tout cas quelque chose d'imprévu. Jaime n'aime pas du tout l'imprévu.

En arrivant dans l'ancienne chapelle, Manuel voit d'abord les tableaux accrochés tout autour de l'abside, derrière l'estrade dressée comme un autel. Sur le côté une longue table avec les autres objets d'art. Dans la nef, une centaine de chaises. On pourrait croire qu'une messe va être célébrée ! Manuel tient son chapeau à la main. Il a ôté ses lunettes de soleil. Dans ce décor de salle des ventes improvisée, il éprouve un sentiment de bien-être, la fraîcheur du lieu sans doute et puis, il est dans son élément.

Jaime va au-devant de lui :

- Monsieur ?

- Bonjour. Monsieur Jaime Krahé, je suppose ?

- Oui, répond Jaime. L'homme s'est exprimé en français sans le moindre accent.

- Je me présente. Manuel Nascimento. Je suis madrilène et expert en objets d'art pour le compte de Sotheby's. Je n'ai pas pu venir hier pour la présentation des œuvres mises en vente. Je vous ai écrit. Puis-je les voir maintenant ?

- (Jaime le regarde fixement) Oui. La vente ne commence qu'à 18 heures. Vous avez tout le temps. Seulement les rapports

d'expertise sont avec le Commissaire-Priseur. Vous ne pourrez les consulter que lorsqu'il sera là, sans doute vers 17 heures.

- C'est sans importance pour le moment.

Manuel s'est dirigé vers l'abside et regarde les tableaux. Il se tourne de temps en temps vers Jaime, cherchant un commentaire ou un acquiescement. Celui-ci reste muet, figé dans ses pensées : Nascimento ! Il y a pourtant longtemps que Domingo est mort, mais je lui trouve un air de famille. La taille peut-être, la forme du visage mais pas les cheveux ni ses yeux qui sont bleus. Nascimento était presque chauve à 30 ans et avait des yeux noirs. Cet homme a environ 60 ans. Il pourrait être effectivement un de ses parents, son fils peut-être ? Non pas possible, Domingo m'en aurait parlé !

Manuel s'adresse à Jaime :

- Intéressant, très intéressant. J'ai reçu le programme des ventes par un collègue de Paris. J'y ai lu que c'est une donation d'un certain Adriano Morena.

- Oui, répond Jaime brusquement nerveux.

- Mes parents ont connu un Adriano Morena. C'était un grand ami de mon oncle, Domingo Nascimento, (sur un ton plus confidentiel, en se rapprochant) c'est aussi une des raisons de ma venue ici. Je ne sais pas si c'est le même Morena, mais quand j'ai vu ce nom sur le catalogue, cela m'a poussé à venir. Vous l'avez connu ?

En entendant le nom de Domingo, Jaime s'est figé : Voilà, on y est, Domingo était son oncle et de Domingo on remonte facilement à Morena.

- Oui, heu qui ?

- Ce Monsieur Morena qui a mis en vente tous ces objets d'art !
Je vous explique : Je voudrais savoir ce qu'est devenu mon oncle Domingo. Morena et mon oncle étaient tous deux étudiants à l'Académie des Peintures de Madrid. Ils se sont engagés en 1938 dans l'Armée Républicaine. Depuis on ne sait plus rien de lui, ni de Morena non plus. Alors quand je rencontre un Morena, je l'interroge pour savoir s'il a connu mon oncle. Mais jusqu'à présent cela n'a rien donné.

Jaime a eu le temps de se ressaisir. Il sait de quoi il retourne. Il va pouvoir gérer le problème et éloigner cet importun, tout neveu de Domingo qu'il soit.

- Non je ne l'ai pas vraiment connu. Vous savez dans les camps on se croisait surtout. Tout le monde connaissait et ignorait tout le monde. Nous n'étions que des frères de misère.

- C'est que des Adriano Morena, il y en a des pages d'annuaires. Votre Morena, euh celui de cette exposition, est, je crois, décédé à Besalu.

- Oui, mais comment savez-vous cela ? Et d'abord ce n'est pas mon Morena ! répond Jaime sur un ton un peu vif.

Il sent qu'à nouveau l'entretien lui échappe : que cherche-t-il Domingo ou Morena, les deux peut-être ?

- Excusez-moi, Monsieur Krahé, j'ai contacté avant de venir le Commissaire-Priseur, Maître Laporte, qui m'a dit que c'était un ancien réfugié. Il avait bien réussi pour réunir de pareils trésors !

- Ça a en effet une certaine valeur.

- A mon avis, près de deux millions d'euros. Les tableaux de l'Ecole anglaise sont très recherchés. Mais pourquoi cette vente a-t-elle lieu au Fort de Bellegarde ?

Jaime regarde Manuel. Toutes ces questions l'agacent. Trop curieux ce type. Il ne répond pas et s'éloigne. Manuel ignore la non réponse de Jaime. Il s'approche de la table où sont exposés les autres objets d'art et sans se retourner :

- J'ai également lu que la vente se faisait au profit d'une association d'anciens réfugiés. Surprenant.

Comme piqué au vif, Jaime sursaute :

- Pourquoi surprenant ? C'est une bonne cause.

Manuel le regarde ravi d'avoir réussi sa petite provocation pour l'obliger à répondre. C'est qu'il n'en n'a pas fini avec ce Jaime Krahé. Sa longue quête d'Adriano Morena lui a appris à être pugnace. Il lui semble qu'il tient là un fil assez solide pour tenter d'en savoir plus :

- Vous avez raison. C'est une excellente cause. Excusez-moi, ces gens ont tant souffert.

- Qu'en savez-vous, vous n'étiez même pas né lors de la Retirada.

- Je suis pourtant un enfant de la Retirada, ce qui ne me rajeunit pas.

- ... ?

- Mais c'est une autre histoire. Revenons à Morena s'il vous plait.

- C'est plutôt à Besalu que vous obtiendriez des renseignements sur ce Monsieur Morena, lui jette Jaime comme pour clore l'entretien.

- Oui, vous avez sans doute raison, lui répond Manuel avec un sourire de politesse. Mais, dites-moi, il fallait être un bon connaisseur pour réunir une telle collection. Tout ceci est d'excellente qualité. Même les miniatures érotiques.

- Ce sont des Saxe, fin 17^{ème}

- Je vois que vous êtes connaisseur.

- Non mais je me suis renseigné. C'est d'ailleurs indiqué sur le programme.

Jaime pense à cet instant qu'il parle beaucoup trop et que ce Manuel est une sorte de diable qui le déstabilise. Manuel repose les miniatures et s'approchant de Jaime :

- Vous êtes un ancien réfugié également ?

Jaime reste un moment silencieux avant de répondre :

- Oui. Je suis en France depuis plus de 60 ans.

- Vous étiez où avant de venir en France ?

- A Madrid

Jaime voudrait se mordre la langue, il continue à trop parler, il se laisse engourdir par les questions de ce type. Et l'autre qui sourit comme s'il venait de lui jouer un bon tour ! Ce Manuel est un diable !

- Je suis également madrilène. Madrid ne vous manque pas ?

- Non, répond vivement Jaime manifestement excédé.

Il part vers le fond de la salle, pour fuir le combat de mots qui s'est engagé entre les deux hommes ... « Ah ça non, l'Espagne

d'aujourd'hui ne lui manque pas. Y retourner serait accepter ce régime démocratique dont le pacifisme sert d'alibi à l'amnésie des années de plomb du régime franquiste. Franco, ce miteux, un mal nécessaire ? Quelle honte de cacher ainsi la peur de tout un peuple qui refuse son histoire. Non il ne retournera pas en Espagne. Elle n'existe plus son Espagne. Elle s'est oubliée dans les poubelles d'un modernisme frileux comme une charogne avortée, oubliée dans le silence de soixante années de compromission. Et maintenant, rétablie après une cure de mauvaise médecine franquiste, tout ce peuple d'Espagne, si fier, au passé glorieux inscrit dans plus de deux mille ans d'histoire, se prélassait dans la découverte d'une illusion de liberté démocratique et de la société de consommation. L'histoire dira peut-être qu'ils ont raison, qu'il faut savoir tourner la page. Eh bien lui, la page il ne veut pas la tourner, lui. Il ne peut pas la tourner. Il est collé à cette page, fondu dedans ... Qu'on le laisse tranquille ... Et si, autant par sagesse que par pragmatisme, la plupart tourne le dos à un passé encore douloureux et se satisfait du confort de l'oubli, c'est leur affaire. Lui, Adriano Morena, s'est figé, sous le couvert d'un certain Jaime Krahé, dans une exigeante esthétique de rébellion qui est devenue une seconde nature ». Il est déjà sur le pas de la porte de la chapelle quand les questions de Manuel le rattrapent juste avant qu'il ne sorte :

- Et mon oncle, Domingo Nascimento, vous ne l'avez pas connu ? Il devait être aussi un réfugié. Tenez j'ai là une photo le représentant à l'âge de 20 ans.

Manuel s'est rapproché et lui tend une photographie. Jaime s'est arrêté et retourné. Il regarde tour à tour Manuel et la photo qu'il lui

tend. Il revient sur ses pas comme attiré par un aimant. Tel un matador provoquant le taureau avec sa cape Manuel insiste de la main avec la photo tendue vers lui. Jaime s'approche.

- Prenez là.

Il prend la photo et la regarde, fasciné. Manuel l'observe. Il sent que ce vieil homme a quelque chose à lui dire.

- Vous auriez pu le croiser quelque part dans un camp ou après. J'imagine que vous vous retrouvez de temps en temps dans vos associations.

Jaime ne dit rien, il regarde la photo. C'est bien Domingo, jeune homme. Une foule de souvenirs lui traversent l'esprit. Il voudrait être seul. S'il parle, l'émotion va le trahir, il n'a plus vingt ans et la maîtrise de ses nerfs. Manuel reprend, poursuivant son avantage :

- Dites-moi, si vous l'aviez connu, vous me le diriez, n'est-ce pas ? Essayez de vous souvenir. C'est important pour moi.

Après un long silence

- Peut-être. C'est très loin, vous savez. Peut-être ...

- Oh c'est la première fois que j'ai un petit bout d'espoir. Je vous en prie, dites-moi, ce que vous savez, s'il vous plait (avec l'espoir le ton s'est fait plus suppliant)

Antonia les a rejoints. Elle s'approche de Jaime et regarde la photo. Elle regarde successivement Jaime et Manuel, puis soudain :

- Mais c'est Domingo ! Domingo Nascimento. Jaime souviens-toi, l'homme blessé dans le souterrain.

*

Domingo, au milieu de l'après-midi

Jaïme la fusille du regard. Il reste silencieux, la bouche ouverte. Manuel les regarde tour à tour.

- Oui peut-être, je crois que c'est l'homme que nous avons connu, arrive-t-il à dire espérant qu'ainsi Antonia comprendra et se taira.

- Dites-moi, madame, alors vous le connaissez. Je le cherche depuis si longtemps. Vous savez c'est mon oncle. Moi je l'ai à peine connu. Mais c'est ma mère qui m'a parlé de lui avant de mourir. Elle était si malheureuse de ne pas l'avoir revu ni d'avoir de ses nouvelles. Dites-moi, madame, s'il vous plait.

Antonia recule, étonnée de cette soudaine supplique et de la fébrilité du ton. La maîtrise de la conversation a changé de camp. Jaïme n'est pas sûr que le but de Manuel soit seulement Domingo. Il prend les devants :

- Oui. Je l'ai connu. Domingo Nascimento est mort.

- Mort ?

Les deux hommes se sont assis. Manuel attend que Jaïme parle. Celui-ci le regarde fixement :

- J'ai connu Domingo Nascimento ici, au Fort de Bellegarde, en février 1939. Nous y étions tous les deux hospitalisés, moi pour une blessure à la poitrine et lui pour son bras droit qui avait été à moitié arraché par l'explosion d'une grenade.

- Une blessure grave ?

- Oui, assez ... enfin il s'en est à peu près remis mais le bras est resté paralysé.

- Ça je le savais. Vous ne vous connaissiez pas avant ?
- Non, répond Jaime à nouveau méfiant
- Continuez s'il vous plait.
- Nous avons sympathisé. C'était un garçon très joyeux. Quand on nous a transférés à Argelès, nous sommes partis ensemble. Nous avons réussi à nous échapper pendant le transfert mais il a été repris. Et je ne l'ai plus revu pendant au moins 10 ans.
- Et vous, vous n'avez pas été repris ?
- Non. Un jour il est revenu au Fort. Ça devait être dans les années 49 ou 50. Je m'y trouvais. Il m'a expliqué qu'il habitait depuis peu au Boulou où il avait trouvé un travail d'agent commercial dans une agence immobilière. Il parlait très bien le Français. Nous avons évoqué le passé. Il m'a dit qu'après avoir été repris, il avait été dirigé sur un camp à Clermont-Ferrand d'où il s'est à nouveau évadé. Il avait vécu de petits boulots, comme beaucoup d'entre nous. Avec son bras paralysé, c'était encore plus difficile pour lui. Mais il était débrouillard.
- Domingo au Boulou ? Agent immobilier ? reprend Manuel rêveur
- Il n'y a pas de sot métier et puis cela lui permettait d'avoir du temps de libre. Ça marchait bien, je crois. (après une hésitation) Nous étions alors quelques-uns à continuer la lutte contre Franco et comme cela l'intéressait, je l'ai introduit dans notre groupe. Il s'est vite montré très actif et courageux. Nous trouvions qu'il prenait des risques énormes. Il se rendait en effet fréquemment en Espagne et même à Madrid, ce qui nous

permettait de maintenir des liens avec d'autres clandestins restés en Espagne.

- Oui, je sais, il est venu deux ou trois fois voir ses parents.

- Comment cela ? demande Jaime étonné

- Deux fois au moins je crois. C'est ma mère qui me l'a dit plus tard quand nous avons cherché à le retrouver. Moi-même je ne l'ai jamais vu.

Jaime reste silencieux et pensif.

- Continuez s'il vous plait. Vous l'avez engagé dans votre groupe et ...

- Je comprends mieux.

- Qui a-t-il à mieux comprendre ?

- Nous avons eu un problème grave avec Domingo. Deux de nos camarades qui préparaient un attentat à Madrid, ont été arrêtés par la police. Il semble qu'ils aient été dénoncés. Domingo revenait justement de Madrid mais ne nous avait rien dit de ce voyage-là. Un membre de notre groupe avait appris qu'il avait été arrêté par la police puis relâché. Le lien a été vite fait entre ces deux affaires. Il n'a pas voulu s'expliquer devant le groupe et n'a rien voulu me dire non plus. Nous avons décidé de l'écarter de nos activités tant que nous n'en saurions pas plus. C'était en 1952.

- Et alors ?

- Peu de temps après, une nuit, je n'étais pas au Fort, Antonia et son mari, ont entendu des coups de feu dans un des souterrains. Au matin ils sont descendus et ont découvert votre oncle mort.

Cela ressemblait à une exécution. Ils m'ont appelé. Nous avons, la nuit suivante, enterré le corps au petit cimetière du Col des Panissars.

- Il a une tombe ?

- Pas vraiment. On ne pouvait pas se permettre de déclarer sa mort à la Police, alors ... c'est un très vieux cimetière désaffecté depuis longtemps ... nous avons décelé une vieille dalle et glissé le corps dans le caveau. C'était la seule dalle du cimetière, celle d'un curé. Cela nous a fait sourire. Domingo n'était pas très croyant.

Manuel s'est levé et marche de long en large. Jaime reste assis et le regarde. Il le trouve très agité. Antonia entre à nouveau, mais se tient à distance. Manuel est remonté sur l'estrade et regarde les tableaux un pas un, leur tournant le dos :

- Que mon oncle soit mort et enterré, je vous crois volontiers. Qu'il soit décédé de mort violente, cela ne me surprend pas. Ce que j'ai de la peine à croire, c'est qu'il soit mort pour la cause des anarcho-communistes. (Il se tourne en souriant) Là, j'ai vraiment un doute.

- Et pourquoi donc. Ne nous aurait-il pas trahi ?

- Ce que vous ne semblez pas savoir, c'est que mon oncle, sous le couvert d'activités tantôt immobilières, tantôt terroristes ...

- Terroristes ?

- Excusez-moi. Cela est un autre débat, revenons à mon oncle, s'il vous plait. Partisan, soldat de l'ombre, résistant, tout ce que vous voudrez, mais aussi, et cela vous semblez l'ignorer,

trafiquant d'objets d'art. Ses voyages à Madrid lui permettaient de monter avec les gens du régime de juteuses opérations d'achat et de revente d'objets d'art, surtout des tableaux, souvent volés en France mais aussi en Allemagne.

Jaïme s'est levé et reste sans voix. Antonia qui s'est rapprochée, lui prend la main.

- Oui, je suis désolé de vous l'apprendre. C'était un trafiquant. Il a du avoir quelques différends avec un fournisseur ou un client et « plouf, plouf », deux balles ou une rafale de mitraillette. Terminé le lucratif trafic, bonjour Monsieur le curé de ... des Palissars !

- Panissars. Domingo, trafiquant d'œuvres d'art volés ? dit Jaïme se tournant vers Antonia

- Eh oui ! Avec sa blessure au bras, il n'a jamais retrouvé la capacité de peindre pour laquelle il avait commencé des études. Alors de peintre, il s'est fait marchand, puis trafiquant, ce qui était moins difficile. Objets volés, oui mais que voulez-vous, il faut croire qu'il n'y avait rien d'autres à vendre à l'époque !

- Comment vous croire ?

- Je suis son neveu. Dans la famille c'était connu. Ma mère m'a raconté tout cela. Son père en est mort de honte et de chagrin.

Manuel regarde à nouveau les tableaux, puis après un silence :

- Vous êtes bien sûr que tous ces tableaux sont la propriété de Morena ?

- Oui, je n'ai pas de raison d'en douter, affirme Jaïme à nouveau sur ses gardes

- Eh bien moi, j'en doute, permettez-moi de vous le dire. Il n'est pas du tout impossible, compte tenu de ce que vous m'avez raconté, que tous ces objets aient été cachés ici, au Fort, par mon oncle. C'était vraiment une bonne cache. Ce serait tout de même un bien extraordinaire concours de circonstances qu'un généreux donateur, de surcroît du même nom que l'ami intime d'un trafiquant d'œuvres d'art, livre, soixante ans plus tard, un lot de tableaux et d'objets d'art à l'endroit même où ce sacripant organisait son trafic ! Vous ne trouvez pas cela étonnant ?

Jaime se tait. Il sent que maintenant Manuel va aborder le vrai propos de sa venue ici, au Fort.

- Vous n'êtes pas homme à mentir. Dites-moi la vérité, Monsieur Krahé.

- Je ne connaissais rien des activités de votre oncle

- Ce n'est pas la question, Monsieur Jaime Krahé, et vous le savez bien. La question est : Ces objets d'art proviennent-ils d'une donation, selon vos dires d'un certain Adriano Morena ou d'un trésor caché ici même par Domingo Nascimento, au demeurant ami d'un autre Morena également prénommé Adriano. Cela fait beaucoup de Morena ! Personnellement je pense que ledit trésor appartenait à mon oncle Domingo. Vous l'avez découvert et vous le revendez aujourd'hui en secret.

- Que voulez-vous ? Récupérez ces tableaux ? Interdire la vente ?

Manuel regarde Jaime avec compassion et tendresse. Il fait non de la tête, un non qui signifie qu'il a deviné l'incroyable. Il en est

maintenant sûr : quelle chance extraordinaire : « Je sais ce qu'est devenu mon oncle Domingo mais je sais surtout ce qu'est devenu Antonio Morena de Susa déguisé aujourd'hui en Jaïme Krahé, l'homme que je recherche depuis plus de 40 ans. Et lui, ce Krahé, ne sait pas encore ce que je sais ... eh bien il va bien falloir qu'il l'entende. Je n'en veux pas à ses tableaux, encore que ce soit un joli lot. C'est seulement après lui que j'en ai, tout le reste est pour moi sans intérêt ».

Jaïme, toujours assis, redresse la tête, agressif :

- Que me voulez-vous ? Vous êtes de la police ? Franco c'est fini ! s'écrie-t-il avec la colère.

- Je ne vous veux aucun mal. Je ne suis pas policier et je me moque comme de ma première paire de chaussettes, du régime franquiste, des républicains, des rouges et de la phalange ... et de toute cette sale guerre qui parfois pue encore. Je suis un homme d'aujourd'hui. Je suis venu ici à la recherche de mon oncle et voilà que je découvre qu'il est mort et qu'il a vraisemblablement laissé un trésor dans les caves de ce Fort. Je vous rassure, je me moque de ces tableaux et vous pouvez bien les vendre à qui vous pourrez. Je trouve même que c'est plutôt moral que la recette de ces tableaux volés par mon oncle aille à la construction d'un Mémorial de la Retirada. Je n'ai pas non plus la moindre compassion pour cet oncle brigand mort au fond d'un souterrain et enterré sous la stèle d'un curé ... si cela peut sauver son âme ... Non tout cela finalement m'importe peu. Ce qui m'importe c'est autre chose, Monsieur Krahé. C'est vous.

Jaime s'est brusquement levé. Il regarde Manuel :

- Monsieur Krahé, reprend Manuel. C'est l'ami de Domingo qui m'intéresse, cet Adriano Morena. J'ai été avant de venir ici à Bésalu. Il n'y a aucun Morena mort ou vivant à Bésalu, pas plus récemment qu'il y a longtemps, pas plus Adriano qu'avec un autre prénom, pas plus de Susa qu'avec un autre second patronyme. Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur Krahé ? Que vous avez menti ? Pas votre genre. Que lui aussi est sous la dalle avec mon oncle et le curé ? Peut-être. Mais c'est à vous de le dire car pour avancer ce nom de Morena, il fallait le connaître. Cela ne s'invente pas. Dites-moi la vérité, s'il vous plait, vous qui à la fois connaissez Morena, du moins de nom, et mon oncle. Ils étaient deux amis d'enfance, je vous le rappelle, Monsieur Krahé. Parlez-moi de Morena, d'Adriano Morena ... (Manuel marque un temps, puis d'une voix sourd) mon père.

*

Adriano, en fin d'après-midi

- Votre père ? s'exclame Antonia. Jaime s'est assis, effondré.

Un coup de tonnerre n'aurait pas retenti aussi fort dans l'enceinte de cette ancienne chapelle que ce mot de « père » prononcé pourtant timidement. Jaime hoche la tête comme abasourdi. Manuel le regarde attendant une réaction. Antonia s'est levée :

- Eh bien moi je le connais ce Monsieur Morena. Je le connais même très bien.

Jaime la regarde, effaré. Que va-t-elle dire encore ? Manuel s'est tourné vers elle.

- Adriano Morena, c'est un homme remarquable, poursuit-elle, qui a mené une guerre juste contre Franco et sa phalange. Pas un de ces petits terroristes barbus qui posent des bombes dans les poubelles à la sortie des écoles ! Non il s'attaquait directement aux auteurs des exécutions sommaires et à leurs commanditaires durant le Retirada. Combien de pères, de mères, de parents et d'enfants, et même des nourrissons, sont morts ainsi au bord d'une route ou dans la cour d'une ferme abandonnée, victimes expiatoires d'une guerre haineuse. J'ai vu cela, Monsieur Manuel, je l'ai vécu et je l'ai également fui. Morena et ses hommes nous ont donné non pas l'espoir d'une reconquête, c'était impossible, mais le sentiment que tous ces crimes ne restaient pas impunis. Oh les républicains en ont aussi commis de ces horreurs-là et Franco s'occupaient de les châtier. Il fallait bien que de notre côté quelqu'un le fit. Eh bien, c'était, entre autres, lui, Adriano Morena, alias Jaïme Krahé et les hommes qu'il dirigeait. Morena, c'est cet homme que vous avez devant vous et qui nous a redonné un peu de notre honneur. (Elle s'arrête un instant et regarde Jaïme) Je te connais bien, Adriano, et t'admire depuis toujours, même si je ne te l'ai jamais dit. Même si tu ne m'as jamais dit que tu t'appelais Morena.

A cet instant, Jaïme a le sentiment que tout s'écroule autour de lui, tous ses secrets patiemment élaborés, sont révélés. Il se sent vieux et fini. Il a échoué. Il est las. Il a envie de partir. Mais déjà Antonia poursuit :

- Adriano, j'aime quand tu viens ici te promener sur les remparts. Tu sembles dur et sévère, tu es peu causant et parfois cassant, mais je sais que tu es bon, courageux et intelligent. (s'adressant à Manuel) Je parle de l'intelligence du cœur, monsieur, la plus rare.

Tous se taisent, attendant que Jaime parle enfin. C'est Manuel qui fait le premier pas :

- Alors c'est vous Adriano Morena ? Ce père que je cherche depuis toujours ... Domingo, mon oncle avait une sœur, Rosa. Elle s'est trouvée enceinte des œuvres d'un certain Adriano Morena, son amant d'une nuit. Enfin, je ne voudrais pas être médisant, parce qu'ils n'ont pas eu la chance de s'aimer d'autre fois. Je suis le fruit de cet amour d'une jeune fille de 18 ans et d'un père anarchiste en fuite !

Antonia a repris la conversation à son compte voyant l'accablement de Jaime :

- C'est vous qui le dites. Comment vous croire ? D'ailleurs vous portez le nom de Nascimento, pas de Morena.

- Madame, un enfant naturel porte le nom du parent qui l'a reconnu. Pour moi ce fut celui de ma mère Rosa, Maria Nascimento Perez. Voulez-vous voir ma carte d'identité ?

D'un geste las, Jaime s'est levé :

- Laisse Antonia ! Monsieur sait trop de choses pour qu'il n'y ait pas une grande part de vérité dans ce qu'il dit. Oui je suis bien Adriano Morena, Morena de Susa pour être complet et voilà soixante ans que je le tais ... Oui la sœur de Domingo s'appelait

bien Rosa. (Puis s'adressant à Manuel) : J'ai connu Rosa, votre mère. Je me souviens très bien d'une très jolie fille, plutôt petite, mince et très brune. Vous lui ressemblez il me semble, une expression dans le visage. Vous savez tout cela est très loin.

Manuel ne répond pas, l'encourageant de la main à continuer. Il a tellement besoin d'entendre son père parler.

- Nous étions Domingo et moi des amis d'enfance. Nos parents se fréquentaient. Rosa qui n'avait qu'un an d'écart avec son frère, était très amoureuse de moi. Dans nos deux familles, tout le monde en riaient. Elle disait qu'elle voulait m'épouser. Notre engagement dans l'Armée Républicaine fut, je crois, un déchirement pour elle. Elle perdait en même temps son frère et son amoureux.

- Vous étiez amoureux d'elle ?

- Je ne sais plus. Je devais l'être. Je la trouvais très belle. Elle m'intimidait. La veille de notre départ, elle est venue chez moi. J'avais une chambre d'étudiant dans une petite rue derrière la Puerta del Sol. Mes parents, très engagés politiquement, avaient fui Madrid, six mois auparavant. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, autre misère. C'était en Janvier, il faisait très froid. Elle pleurait. J'étais très ému. Elle s'est donnée à moi et nous sommes restés jusqu'au petit matin enlacés. Elle m'a quitté à l'aube. Je ne l'ai plus jamais revue. Je n'ai jamais pensé qu'elle puisse être enceinte.

- Ma mère n'a dit à toute la famille le nom de mon père que le jour de mon vingtième anniversaire.

- Qu'est-elle devenue ?
- Elle est décédée, voilà cinq ans.

Tous se taisent maintenant. Chacun ressent le besoin de se donner du temps pour faire face à ces révélations. La tension est retombée. Manuel est le plus ému. Il ressent après la tension de la réussite une grande fatigue. Il voudrait s'approcher de son père et le prendre dans ses bras. Il a peur de sa réaction. Jaime s'est rassis et baisse la tête. Que doit penser ce vieillard de plus de 80 ans dont la vie est bouleversée par l'apparition subite d'un fils de 60 ans ? Et cette Antonia quel jeu joue-t-elle exactement. Elle lui semble très attachée. A-t-elle été sa maîtresse ? Manuel ne sait que faire ni que penser. Il attend. Il attend quoi au juste ?

Antonia attend que Jaime dise quelque chose. Ce monsieur Manuel lui semble dire la vérité. C'est vrai qu'il a quelque chose de Domingo, mais en ce qui concerne les cheveux et les yeux, alors là, c'est Jaime tout craché. Pas le moindre doute.

Jaime sait que c'est à lui de rompre ce silence qui devient chaque minute plus lourd. Après le choc de cette révélation, il a assez vite repris ses esprits. Il ne se sent pas la fibre paternelle. A-t'il besoin à son âge de s'encombrer d'une famille ? Ce Manuel doit avoir des enfants, il est peut-être grand-père et lui arrière grand-père ! Non cela n'est pas possible. Toute cette histoire avec Rosa est trop loin, trop de temps est passé entre eux, tout est mort de ce côté-là. Et puis un père, c'est autre chose qu'un géniteur, ce doit être beaucoup plus, ça se construit en même temps qu'il élève son enfant dans les épreuves, les succès, les échecs, les conseils, les disputes, les retrouvailles, les

pleurs et les rires, les angoisses ... bref des évènements, une histoire et des sentiments que l'on a partagés. Il n'a rien connu de tout cela. Voilà encore la victoire de Franco, il a fait de mon temps de vie un exil et voici qu'il a aussi fait de mon temps de père un désert. Non cela n'est pas possible. C'est trop tard. Tout est déjà mort en lui, sec.

Jaïme en est là de ses réflexions quand :

- Père, dit d'une voix timide Manuel qui n'en peut plus d'attendre

Lentement Jaime se lève et le regardant :

- Monsieur Manuel Nascimento, vous êtes certainement mon fils, je n'en doute pas. Excusez-moi, Monsieur, mais j'ai du mal à dire, mon fils ou Manuel spontanément. Il n'est pas dans mes habitudes d'être familier avec les gens que je ne connais pas ou trop peu. Je ne me suis jamais marié. Je ne sais pas ce que c'est que d'être père. Et je pense que c'est un peu tard pour apprendre à le devenir.

- Je comprends, Ne brusquons pas les choses. Nous apprendrons à nous connaître, nous avons du temps.

- Oui, c'est sans doute ce qu'il faut dire dans ce cas-là. Mais, moi, je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai 82 ans, je suis fatigué, le cœur malade. Je vous dirai même que je suis las de vivre. Rosa est morte. Cela me peine. Dites-moi seulement quelle vie a-t-elle eu avec un enfant naturel ? S'est-elle mariée ?

- Non. Il y avait sur sa table de chevet une photo un peu jaunie de trois enfants, Vous, ma mère et mon oncle. Elle me l'a donnée avant de mourir en me faisant promettre que si je parvenais à

vous retrouver, je vous la remet en témoignage de sa pensée qui vous est restée fidèle. Tenez la voilà.

Manuel sort de son portefeuille une petite photo qu'il remet à Jaïme. Celui-ci la regarde et se détourne pour cacher son émotion.

Manuel reprend :

- Peu de temps après ma naissance, mon grand-père s'est arrangé pour que ma mère et moi partions en France, clandestinement, car à l'époque pour une mère avec un enfant naturel dans une famille qui n'était pas particulièrement pour Franco, il était difficile de vivre au milieu des multiples vexations et privations de toutes sortes. Nous sommes arrivés à Paris en 1942 chez des amis de ses parents. Ceux-ci nous ont logés pendant qu'elle cherchait du travail, mais c'était difficile avec la guerre et le fait de ne pas parler français. Elle a trouvé une place de bonne chez des juifs qui ont été ensuite déportés, puis à la libération une autre place et dans les années 50 une place de concierge, avenue Suchet à Paris, dans le XVIème. Nous y sommes restés presque 30 ans.

- Vous avez grandi en France. Voilà pourquoi vous parlez si bien le français.

- Oui, j'ai eu la chance de pouvoir y faire des études avec des bourses. Ma mère était très fière de mes bons résultats. Après le bachot j'ai voulu faire une maîtrise d'histoire de l'Art. Je crois que vous étiez étudiant aux Beaux-Arts de Madrid, en tout cas à ce qui en tenait lieu !

- Oui

- Ensuite j'ai travaillé dans différentes Galeries et dans des Musées et puis j'ai eu la chance d'être recruté par Sotheby's comme Expert. J'y ai fait pratiquement toute ma carrière.

- Sotheby's c'est à Londres. Mais vous m'avez dit habiter Madrid ?

- J'ai obtenu plus tard d'être leur représentant en Espagne. C'est pour cela que nous sommes retournés à Madrid deux ans environ après la mort de Franco. Maman avait alors 55 ans mais était très fatiguée. Elle ne pouvait plus travailler et je gagnais suffisamment bien ma vie pour qu'elle s'arrête définitivement. Je ne me suis jamais marié, je n'ai pas d'enfants. Je suis resté avec elle.

Jaime reste pensif. Il regarde son fils qui lui sourit à son tour :

- Comment étant en France, n'avez-vous pas réussi à me trouver ? Quel prix à payer pour des idées politiques !

- Nous pensions que vous étiez effectivement dans la région. Mais nous ne connaissions que le nom de Morena, pas celui de Krahé. Nous avons interrogé des milliers de personnes. Ceux qui vous connaissaient sous ce nom ...

- Ils étaient peu nombreux.

- Je m'en doute, ceux-là donc se taisaient. Mais vous pourquoi n'êtes-vous pas retourné en Espagne, à Madrid sous votre vrai nom quand après la mort de Franco la situation politique s'est normalisée ?

Jaime regarde Manuel avec un petit sourire, fait quelque pas, puis revenant vers lui, il s'apprête à lui répondre quand Antonia prend

les devants d'une conversation dont elle craint la tournure tant les idées de Jaime sont bien arrêtées sur ce sujet :

- Jaime, la vente va bientôt commencée. Déjà quelques personnes sont arrivées. Elles attendent dans la cour. Il faudrait que tu ailles au-devant d'elles. Allez, Monsieur Manuel, s'il vous plait, venez avec moi faire quelques pas.

Tandis qu'ils s'éloignent, Jaime est resté un instant debout silencieux. Oui il a raison, toute cette histoire lui reste étrangère, c'est trop tard. Il se tiendra à distance, poliment mais fermement. Jaime jette un coup d'œil circulaire sur la salle. Tout est en ordre. Il se dirige vers la sortie à la rencontre des premiers arrivants.

Antonia et Manuel se sont éloignés. Ils vont vers le rempart Sud.

- L'idée de retourner en Espagne est pour Jaime un sujet de querelle. Il reproche aux Espagnols d'aujourd'hui d'oublier leur passé et les années de joug sous Franco. Il n'est jamais sorti de sa guerre.

- Je crois qu'il ne veut pas en sortir non plus

- Je le crois aussi.

Ils marchent en silence.

- Vous savez, Jaime n'est pas très démonstratif. Je crois ...

- Oh ne prenez pas la peine de l'excuser. Je comprends très bien qu'un homme de cet âge n'éprouve pas un enthousiasme fou à apprendre qu'il a depuis 60 ans un fils dont il ignorait tout jusqu'à son existence.

Tous deux marchent, plongés dans leurs réflexions. Manuel reprend :

- Voyez-vous, Antonia, vous me permettez de vous appeler Antonia ? (Elle s'est contentée de hocher la tête), j'étais tendu vers cet objectif de retrouver mon père. Ce fut un hasard plus qu'heureux de le trouver ici. Et voilà, c'est fait. ... Je ne sais pas comment vous dire ce que j'éprouve, mais ... Je n'ai plus 10 ans, ni 20 ni 30 ans. Je suis moi-même un homme déjà presque vieux, célibataire comme lui, sans charge ni obligations familiales ... J'essaye de me mettre à sa place. Voyez-vous, Antonia, je découvre, au terme de ma quête, que ce père que je viens enfin de trouver vivant, est malheureusement mort depuis longtemps. Il est mort pour un fils qui n'a jamais existé pour lui, père mort de ne l'avoir jamais été réellement ... finalement je crois que j'aimais une idée de père plus qu'un père véritable, un fantôme, rien de plus. Dans notre relation, je suis bien plus vieux que lui. 60 ans d'amour à sens unique nous séparent, insurmontable.

- Vous me semblez bien pessimiste

- Réaliste, Antonia, réaliste seulement.

- Allons, allons, laissons le temps faire son ouvrage. Venez la vente commence.

*

- Alors tout a été vendu et à un bon prix, dit Manuel. Bravo. Il n'est resté que l'astrolabe qu'Antonia veut conserver. Qui a acheté les petites porcelaines érotiques.

Jaïme ne répond pas, plongé dans ses pensées.

- Euh, excusez moi ... C'est le maire, il n'a rien pu acheter d'autre, il lui fallait bien quelque chose !

Place Arago :

- Laissez-moi ici, dit Jaime, j'habite là, tout près, j'irai à pied.

Ils ne savent pas comment se quitter. Ils ne se regardent pas. Jaime reste silencieux. Manuel sort de la voiture pour lui ouvrir la portière :

- Je ne sais pas, Monsieur Jaime ... Jaime si vous le permettez, je ne sais pas si finalement cela a été une bonne chose que nous nous rencontrions. C'était mon destin de ne connaître mon père qu'à l'âge de 60 ans. Mais avais-je le droit de forcer le vôtre en vous le révélant?

- Il faut croire que c'était le mien de ne pas finalement l'ignorer ... (puis après un silence). Je suis trop las et vieux pour prendre cela en charge ... Imaginez une minute l'inverse, que ce soit moi qui vous ai cherché et que vous appreniez aujourd'hui, à 60 ans, que vous êtes mon fils. Comment réagiriez-vous ? Je suis bien conscient que c'est une forme d'égoïsme que de me refuser à un passé qui me rattrape aujourd'hui. Oui c'est de l'égoïsme ... vous savez les vieux, les très vieux comme moi, c'est terrible, ils ne pensent qu'à eux. Ils sont tellement repliés sur eux qu'ils ne souhaitent pas que les autres pensent à eux, de peur sans doute que ceux-ci leur prennent un peu de leur ego qui fout le camp ... Les vieux, il n'y a qu'eux qui les intéressent parce qu'ils n'ont rien d'autre à penser, pas de devenir et qu'ils vont bientôt partir et que déjà ils se préparent en se détachant ... je vous en prie, restons comme cela, deux connaissances ... sinon ... sinon je vais trop souffrir de tout cet amour manqué (il a dit ces derniers

mots, la mâchoire crispée, la voix brisée par l'émotion). Allez bonsoir, Monsieur Manuel, vous voyez cela me fait déjà du mal. Manuel veut dire quelque chose mais se tait.

Ils se sourient et se quittent sans convenir d'une prochaine rencontre. Manuel voit s'éloigner Jaime, inaccessible. Il le regarde et comprend qu'à l'exemple de la quête d'un père qu'il a enfin trouvé et qui aussitôt lui échappe, il lui faut maintenant partir à la recherche de lui-même.

*

La vente a rapporté un peu plus de 2 millions 350 mille euros. Tout le monde a honoré ses promesses. Les quatre miniatures érotiques attribuées au maire ont fait beaucoup jaser. Il les fit discrètement revendre avec un gros bénéfice pour la commune, ce qui fit taire son opposition et dire à Antonia qu'il n'y a que le cul et pognon qui font marcher le monde.

La chatte blanche d'Antonia est revenue le lendemain de la vente. Quelques semaines plus tard, elle a fait trois petits.

Jaïme est mort d'une crise cardiaque trois mois après avoir appris l'existence de son fils. Tout ce qu'il possédait, peu de chose, a été donné à Emmaüs. Manuel n'a voulu récupérer que la photo des trois jeunes gens que son père conservait dans son portefeuille enveloppée de papier de soie.

*

* *

Philippe Dubreuil